# CONSIDÉRATIONS

N° 36.

GÉNÉRALES

# SUR LA VIEILLESSE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 31 mars 1821, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR HIPPOLYTE-SYLVAIN HÉRAUD, de Gandaille,

Département de Lot-et-Garonne.

*Nihil non longa demolitur vetustas, et movet ociùs.*

SÉNÈQUE, *de brevitate vitæ*, cap. 15.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1821.

# CONSIDÉRATIONS

## GÉNÉRALES

# SUR LA VIEILLESSE.

Rien n'est éternel dans la nature ; tout passe, tout se détruit. Soumis à cette loi immuable, l'homme naît, se développe et meurt. En vain emploie-t-il toutes les ressources de son industrie pour prolonger sa frêle existence, rien ne peut le conduire au-delà du terme qui lui est prescrit, ni le soustraire à cette funeste loi. Une fois lancé dans la carrière de la vie, il ne peut plus rétrograder, et il marche nécessairement vers sa fin. « On ne jette point l'ancre « dans le fleuve de la vie, dit Bernardin de Saint-Pierre ; il em- « porte également celui qui lutte contre son cours et celui qui s'y « abandonne. » Souvent à peine a-t-il vu la lumière, qu'il rentre dans le néant dont il vient de sortir ; s'il est appelé à parcourir une longue carrière, il n'arrive à sa fin qu'après en avoir suivi tous les degrès qu'on appelle *les âges*. Dans sa route il rencontre mille écueils sous ses pas, qui l'arrêtent fréquemment dans sa marche. Un mouvement continuel de composition et de décomposition qui s'opère dans le sein de ses parties prépare sa ruine depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. *Nemo nostrûm idem est in senectute, qui fuit juvenis ; nemo manè, qui pridiè,*

chez les personnes qui en sont douées, elle finit aussi plus tôt, et la durée de la vie n'en est pas autant influencée comme l'on pourrait d'abord le croire. Ces personnes peuvent, dans la jeunesse, faire impunément des écarts qui suffiraient pour anéantir l'existence de celles qui sont d'une constitution ordinaire ; mais il ne faut pas qu'ils soient trop souvent répétés ; car, bien que leur action soit insensible dans la force de l'âge, ils n'en introduisent pas moins dans l'économie animale des causes de destruction qui n'attendent que sa décadence pour agir avec énergie et précipiter sa ruine. Nous voyons journellement des individus qui, abusant avec excès des dons que la nature leur a prodigués, se procurent ainsi à la fleur de l'âge toutes les incommodités d'une vieillesse prématurée. Les pays que l'homme habite, les climats, sa manière de vivre, sa profession, les maladies dont il peut être atteint, etc., sont autant de causes qui peuvent hâter ou retarder l'époque de la vieillesse. Chacune en particulier, examinée sous le rapport des probabilités qu'elle donne à une vie plus ou moins longue, fournirait matière à des considérations très-importantes ; mais les bornes de ma dissertation ne me permettent pas d'entrer dans les développemens qu'elles exigeraient. Quoique le sujet que je traite mérite bien d'être approfondi, je ne pourrai cependant qu'effleurer les objets. Je vais jeter un coup-d'œil rapide sur l'état de l'organisation chez les vieillards, sur l'état de leurs fonctions, sur le régime qui leur convient, sur les affections qui leur sont les plus communes, et je terminerai par quelques considérations générales sur leur thérapeutique. Je dois avertir ici qu'on devra rapporter ce que je vais dire plus tôt à la décrépitude qu'au premier degré de la vieillesse. N'oublions pas, avant d'aller plus loin, que l'homme, parvenu à une certaine époque de sa vie, quelque régulièrement qu'il ait vécu, et quelque soin qu'il prenne de se conserver, doit nécessairement périr par la dégradation que les progrès de l'âge ont introduite en lui. Toutes les panacées, tous les élixirs et autres moyens à l'aide desquels on s'était flatté, dans un temps, de vivre dans un

éternel printemps et de se soustraire à la mort, sont d'un vain secours. *Omnis progressio*, dit HALLER, *in quâ non est causa aliqua ad regressum necessariò finitur. Utcunque ergò minuas causas mortis, si tamen pergit corpus indurari, si nervi callescere pergunt, si pergit cor de irritabili naturâ amittere, necesse est ut aliquandò cedat oneri, humoresque, quorum motus vita erat desinat circumagere, nempè ut animal moriatur.* (Phys. t. 8.)

*Etat de l'organisation chez les vieillards.*

Il est très-important de considérer l'état de l'organisation dans tous les âges; c'est principalement de cet état que découle la plus ou moins grande liberté dans l'exercice des fonctions. Pour produire une action, il faut que les organes qui l'exécutent puissent être mis en jeu. Dans la vieillesse, ils ont acquis tant de densité et de rigidité par l'accumulation dans leur tissu du phosphate calcaire, qui, après avoir saturé les os, envahit toute l'économie, que tous les mouvemens sont gênés, que les fonctions même les plus essentielles à la vie ne se font qu'avec beaucoup de difficulté. Il faut en chercher la cause non-seulement dans cet état général de densité et de rigidité, mais encore dans l'affaiblissement progressif qu'ont subi les propriétés vitales par l'usage plus ou moins prolongé et plus ou moins actif de la vie. *Non ergo in solâ rigiditate causam senii mortis oportet ponere; nam ex defectu irritabilitatis plurimi in senibus musculi languent mollesque pendent.* (HALLER. *Phys.*, t. 8.) Combien cet état est différent de celui dans lequel se trouve l'enfant! Les organes de celui-ci, gorgés de fluides, très-flexibles et doués d'une grande vitalité, concourent à l'exercice des fonctions avec une activité qui est en rapport avec le besoin qu'il a de se développer. Dans la vieillesse, tout se trouve tellement changé au détriment de l'individu, que plusieurs auteurs n'ont pas hésité à la considérer, d'une manière assez peu philosophique, comme une vraie maladie.

L'habitude générale du corps change de face ; il se dessèche, et se courbe en avant ; les articulations des membres inférieurs se fléchissent, et semblent se porter au-devant du centre de gravité. Les saillies musculaires, ce bel attribut de la virilité, s'affaissent. La peau, au lieu de cette teinte rosée luisante qu'elle offrait dans les autres âges, présente une couleur terne, jaunâtre ; elle est sèche, froide, rugueuse, sillonnée par des rides profondes, surtout au front, à la face, au pourtour des yeux ; ceux-ci sont caves, enfoncés, et ne conservent plus cet éclat qui donne tant d'expression à la physionomie. Les pommettes et le nez paraissent plus saillans, parce que les joues se sont affaissées ; les lèvres sont comme rentrées dans la bouche ; le menton est plus avancé, plus rapproché du nez ; par ce rapprochement, qui est dû à la chute des dents et à la diminution du diamètre vertical du corps de la mâchoire, la face a moins de hauteur. L'épiderme qui recouvre la surface de la peau s'enlève souvent par plaques ; les ongles augmentent d'épaisseur et se détachent quelquefois. Les poils qui ombragent quelques points de la surface cutanée blanchissent et tombent en partie ; les cheveux subissent le même sort, souvent dans un âge peu avancé ; les saillies que formaient les bulbes dont ils partaient s'effacent, et la peau devient lisse comme s'ils n'avaient jamais existé. La texture de celle-ci est devenue très-serrée et très-dense ; *tam dura*, dit Haller, *ut vix scapello cedat.* Les vaisseaux qui entrent dans sa composition se sont en partie oblitérés ; le calibre de ceux qui restent a beaucoup diminué ; c'est là la cause de l'altération de sa couleur. Ses rides sont dues à l'affaissement du tissu cellulaire qui l'unit aux parties sous-jacentes : alors, se trouvant trop étendue par rapport à la surface qu'elle doit recouvrir, elle forme nécessairement des plis.

— *Appareil circulatoire.* Le centre du système de la circulation, le cœur, est flasque, mou, affaissé sur lui-même ; ses cavités, les droites surtout, sont ordinairement dilatées ; la crosse de l'aorte l'est

assez constamment, principalement ses sinus ; ses valvules et celles du cœur sont, ou entièrement ossifiées, ou seulement dans quelques points. Les artères des membres éprouvent fréquemment ce mode d'altération dans quelques portions de leur étendue ; il n'est même pas rare de rencontrer celles des inférieurs entièrement osseuses. J'ai disséqué, il n'y a pas long-temps, un sujet qui ne paraissait pas très-vieux, chez qui cependant les principales artères des membres inférieurs se trouvaient dans cet état jusqu'à la partie inférieure de la jambe. Plusieurs ramuscules artériels, quelquefois assez considérables, s'oblitèrent, et, lorsqu'on examine les parties où ils vont se rendre, on trouve qu'ils se sont changés en petits ligamens. Par ce mode d'altération, un grand nombre de vaisseaux capillaires disparaissent ; ceux qui restent se rétrécissent beaucoup : voilà pourquoi toutes les parties se décolorent.

A cet âge, le système veineux acquiert une prédominance remarquable ; les veines sont plus dilatées, plus saillantes sous la peau, surtout celles des membres inférieurs.

Les vaisseaux lymphatiques ont en grande partie disparu ; les ganglions qui se trouvent sur leur trajet sont généralement atrophiés, et le plus souvent il n'en reste aucun vestige.

*Appareil respiratoire.* Les parois du thorax deviennent immobiles par la soudure des os qui en forment la charpente. Sa cavité diminue d'étendue de haut en bas, à cause de l'affaissement des cartilages intervertébraux. Les côtes se soudent avec les corps des vertèbres dans la position qu'elles ont pendant l'inspiration, suivant la remarque de M. le professeur *Dupuytren ;* leurs cartilages s'ossifient, et se soudent aussi avec le sternum. Les cartilages du larynx passent à l'état osseux, même dans un âge peu avancé ; la trachée-artère, les bronches, sont dans le même état, et toujours engouées de mucosités. Les poumons n'ont plus cette teinte rouge, rosée, qu'ils offraient dans les autres âges ; ils sont livides et parsemés de taches noirâtres.

*Appareil digestif.* Les organes digestifs participent à la faiblesse générale, et n'exécutent qu'imparfaitement la fonction dont ils sont chargés. Les dents tombent quelquefois de très-bonne heure ; lorsqu'elles restent jusqu'à un âge avancé, les inégalités qu'on remarque à leurs surfaces correspondantes sont usées, surtout celles des molaires ; la portion détruite ne se répare pas, et si elles paraissent plus longues, cela tient à ce que les gencives abandonnent leur collet. Souvent elles sont très-vacillantes dans leurs alvéoles, et lorsqu'elles viennent à tomber, celles-ci s'oblitèrent. Après leur chute, les gencives se durcissent tellement, dans certaines circonstances, qu'elles peuvent permettre la mastication des substances les plus dures. L'estomac et les intestins sont dilatés, leurs parois épaissies ; leur couleur est un peu terne. La membrane muqueuse qui tapisse tout le tube digestif est relâchée, ainsi que toutes les muqueuses ; elle est d'un rouge pâle et surchargée de mucosités. Les épiploons et le mésentère sont dépourvus de graisse ; quelquefois cependant elle y est accumulée en grande abondance, et il y a un état d'obésité considérable. Il ne reste presque aucune trace des ganglions qui se trouvent dans l'épaisseur du dernier.

*Appareil sécréteur.* Presque tous les organes sécréteurs ont diminué de volume, et sont beaucoup plus denses ; c'est ainsi qu'on trouve les glandes salivaires, le foie, le pancréas. Les reins sont flasques, les capsules surrénales très-petites. La vessie est dilatée, enfoncée dans le petit bassin ; ses parois sont épaissies. Les testicules et les glandes mammaires sont souvent atrophiés.

*Appareil sensitif.* Le cerveau acquiert beaucoup de consistance ; sa couleur devient jaunâtre ; un grand nombre de petits vaisseaux qui pénétraient dans sa substance disparaissent. Les nerfs diminuent de grosseur ; ils deviennent très-denses, et résistent bien plus au tranchant des instrumens, lorsqu'on essaie de les couper. Leurs extrémités sentantes se racornissent dans le même rapport que les organes auxquels ils vont se rendre.

*Appareil locomoteur.* Les muscles deviennent lâches, mous, et comme le dit *Hippocrate* dans son premier livre *de Morbis : Circum ossa diffluunt.* Leur couleur, de rouge qu'elle était, devient jaunâtre. Les saillies prononcées qu'ils formaient à l'extérieur du corps, chez l'adulte, s'affaissent, ainsi que je l'ai déjà dit. Ils vacillent dans la place qu'ils occupent, parce que, devenant plus petits par l'affaissement du tissu cellulaire interposé entre leurs fibres et par l'absorption de la graisse contenue dans les cellules de ce tissu, cette place se trouve trop grande par rapport à leur volume. Cette diminution tient encore au moindre abord des fluides dans leur intérieur. Les tendons et les aponévroses auxquels ils se terminent, au lieu de conserver leur couleur blanche perlée, deviennent au contraire ternes, jaunâtres ; leur tissu est plus dense, plus serré, et néanmoins ils sont relâchés, comme on peut s'en convaincre en examinant surtout les anneaux des muscles du bas-ventre. Tout le système fibreux se trouve dans un état analogue.

Les os acquièrent une dureté et une pesanteur très-considérables. Leur flexibilité, d'ailleurs assez peu marquée dans les autres âges, est nulle dans la vieillesse. La substance compacte et la substance spongieuse ne sont plus dans le même rapport entre elles ; la première envahit une grande partie de la seconde. Le phosphate calcaire sature en excès la gélatine qui forme le canevas des os. Les vaisseaux qui se portent du périoste à ces organes s'oblitèrent pour la plupart.

Les cartilages s'affaissent, se durcissent, et finissent par passer à l'état osseux par la déposition, dans leur tissu, du sel dont je viens de parler. Ce sont ceux du larynx qui s'ossifient les premiers ; viennent ensuite ceux des sutures qui unissent les os du crâne, ceux des symphyses des os du bassin, ceux des côtes et les intervertébraux qui, s'unissant avec les corps des vertèbres entre lesquels ils sont placés, font paraître, dans un âge avancé, la colonne rachidienne comme formée d'une seule pièce. Ceux des articulations diminuent d'épaisseur par l'ossification successive des

couches les plus rapprochées de l'os; quelquefois on trouve à leurs surfaces contiguës des points osseux qui présentent la dureté de l'ivoire. Les fibro-cartilages ont peu de tendance à s'ossifier; ils éprouvent en outre des changemens analogues à ceux des autres organes.

*Appareil générateur.* Après que les organes génitaux ont cessé leurs fonctions dans les deux sexes, ils se flétrissent. J'ai déjà dit que chez l'homme les testicules deviennent plus petits et s'atrophient quelquefois; les vésicules séminales se relâchent et s'affaissent sur elles-mêmes. Chez la femme, les parties externes de la génération sont flasques; la matrice et les ovaires diminuent de volume. Les mamelles se lient si intimement avec les organes de la reproduction, que je crois devoir en parler ici. Elles deviennent lâches, pendantes, et finissent quelquefois par s'effacer, à cause de l'atrophie de la glande mammaire. On remarque qu'après la cessation des fonctions de reproduction, les organes n'acquièrent point, en vieillissant, autant de densité ni de rigidité chez la femme que chez l'homme; cela paraît tenir à sa constitution primitive, qui est plus molle.

*État des fonctions chez les vieillards.*

Dans le dernier âge de la vie, tout languit, tout tend vers une fin prochaine : toutes les fonctions, plus ou moins dérangées, se trouvent en rapport avec l'état des organes et la faiblesse des propriétés vitales. On rencontre quelquefois des vieillards qui jouissent jusqu'à un certain point de la vigueur de l'âge adulte; mais il arrive un moment où ils ne peuvent se soustraire au sort qui les menace, et où ils doivent subir la loi commune. Les fonctions se détruisent peu à peu en raison inverse de leur importance. Les plus essentielles à la vie sont celles qui commencent les premières; elles sont aussi celles qui finissent les dernières. Depuis long-temps les fonc-

tions de reproduction et celles de relation n'existent plus chez certains individus, que les fonctions vitales s'exécutent encore assez bien. Celles-ci arrivent enfin à un terme au-delà duquel elles ne peuvent plus alimenter le flambeau de la vie, qui s'éteint par degrés, ainsi qu'elle a commencé, et l'individu s'endort paisiblement dans le sommeil de l'éternité. Avant qu'il ne soit descendu dans la tombe, examinons-les rapidement, chacune en particulier.

La circulation est beaucoup ralentie; les faibles contractions du cœur ne peuvent qu'avec peine faire parvenir le sang aux parties auxquelles il doit porter la vie. Ce fluide n'a plus cette couleur rouge, vermeille, qu'il présente chez les sujets jeunes et vigoureux; il est, au contraire, dissous, violacé. Lorsqu'on explore l'état du pouls, on sent, à travers la rigidité des parois de l'artère, qu'il est d'une mollesse et d'une lenteur considérable. Le nombre des pulsations, qui était dans l'enfant de plus de cent par minute, se trouve réduit à moins de cinquante. *Haller* cite un cas dans lequel l'artère ne battait que vingt-quatre fois pendant cet espace de temps. Les vaisseaux capillaires ne sont plus remplis de sang; leurs forces contractiles, très-affaiblies, ne le font parvenir qu'avec beaucoup de difficulté dans l'intérieur des parties, de là l'altération de leur couleur; souvent même il cesse d'y arriver : alors ces parties, ne recevant plus l'aliment nécessaire à l'entretien de leur vie, sont frappées de mortification; c'est ainsi que survient la gangrène sénile aux extrémités inférieures, qui sont les points les plus éloignés du centre de la circulation. Le retour du sang au cœur par les veines est très-difficile et très-lent. Les parois de ces vaisseaux ont beaucoup perdu de leur énergie et sont très-dilatables; le sang qui circule dans leur intérieur, obéissant facilement aux lois de la pesanteur, stagne dans les parties les plus déclives. C'est toujours vers ces parties que le système veineux se prononce davantage; aussi les varices se forment principalement aux jambes. La circulation dans la veine-porte est ralentie, comme dans tout le système.

Dans la vieillesse, la respiration devient lente, laborieuse, quelquefois interrompue et stertoreuse; *dùm anxietas equidem cogit moliri, vetat debilitas.* ( HALLER, Physiol. tom. 8. ) L'ossification des cartilages des côtes, la soudure de ces os avec les vertèbres, l'affaiblissement de la contractilité des muscles chargés de mouvoir les parois du thorax, sont autant de causes de la gêne qu'éprouve cette fonction. La poitrine ne pouvant ni se dilater, ni revenir sur elle-même, les poumons n'admettent qu'une très-petite quantité de sang dans leur tissu; le peu d'air qui pénètre dans ces organes ne peut revivifier ce fluide qu'imparfaitement. Ce sang, porté au cœur, ne le stimule que faiblement; et, si cet organe parvient à le pousser jusqu'aux parties auxquelles il est destiné, il est plus propre à engourdir leur action qu'à l'exciter; il est impropre d'ailleurs à réparer leurs pertes.

La chaleur, toujours en rapport avec la circulation et la respiration, se trouve diminuée par l'affaiblissement de ces fonctions. *Senibus autem paucus est calor..... frigidumque ipsorum corpus.* (HIPPOCRATE, aph. 14, sec. 1.)

Les organes digestifs n'ont plus assez d'activité, chez la plupart des vieillards, pour extraire les sucs nutritifs des substances introduites dans leur intérieur : aussi les digestions s'opèrent d'une manière très-imparfaite. L'appétence pour les alimens est presque nulle, et si les personnes très-âgées en prennent, elles sont guidées par l'instinct du besoin de réparer leurs forces, plutôt que par le plaisir qu'ils leur font éprouver. Elles supportent une longue abstinence bien plus facilement que les jeunes gens; aussi la faim fait périr les individus d'autant plus vite qu'ils sont plus jeunes. La chute des dents rend la mastication si imparfaite, que les alimens arrivent dans l'estomac sans avoir éprouvé ce premier degré d'animalisation qui s'opère dans la bouche par leur intime imprégnation par la salive. Leur déglutition est le plus souvent difficile. Parvenus dans l'estomac, ce viscère, dont l'intérieur est surchargé de glaires qui nuisent beaucoup à son action, n'en opère que très-

difficilement la digestion. Le suc gastrique, versé dans sa capacité, doit être sans doute moins abondant et moins actif. Les intestins sont moins irritables, leurs mouvemens sont faibles; stimulés en vain par la bile et le suc pancréatique, ils ne terminent la digestion que d'une manière lente et imparfaite. Les substances introduites dans leur intérieur mettent beaucoup de temps à les parcourir : voilà pourquoi beaucoup de vieillards sont tourmentés par une constipation opiniâtre.

L'absorption est en général très-faible dans la vieillesse; il n'y a que celle qui préside à la décomposition des organes qui soit très-active : celle qui s'opère à la surface de la peau est presque nulle; celle du chyle n'est point en rapport avec les pertes que fait le corps; aussi la petite quantité de ce fluide qui y est versée dans le torrent de la circulation ne peut suffire à les réparer. L'absorption et l'exhalation qui ont lieu par les surfaces séreuses et synoviales éprouvent la même diminution.

Toutes les sécrétions sont dérangées; celles du sperme chez l'homme et du lait chez la femme ne se font plus. La perspiration cutanée est presque nulle; de là la sécheresse considérable de la peau : celle qui s'opère par la surface muqueuse du poumon, qui la supplée dans bien des cas, est augmentée et ordinairement fétide. Toutes les membranes muqueuses en général sont surchargées de mucosités, soit que leur sécrétion soit plus abondante, soit que cela dépende de ce qu'elles en opèrent plus difficilement l'expulsion. Les sécrétions de la salive, de la bile, et du suc pancréatique, sont en rapport avec la densité qu'ont acquise les glandes qui en sont chargées. Si l'on trouve quelquefois beaucoup de bile dans les intestins, cela tient à la faiblesse de ceux-ci plutôt qu'à l'augmentation de sécrétion de cette humeur. La sécretion de l'urine paraît être plus abondante, parce qu'elle supplée en partie à la transpiration cutanée. Les reins sont, dans le dernier âge, un foyer très-actif par où s'éliminent en grande partie les substances provenant de la décomposition des organes,

Toutes les excrétions sont plus ou moins difficiles. Celle des matières fécales est rare et pénible; la vessie, par ses faibles contractions, ne peut qu'avec beaucoup de peine expulser l'urine contenue dans sa cavité ; sa sensibilité est tellement émoussée, que souvent l'individu ne s'aperçoit pas de sa réplétion, qui, augmentant outre mesure, en produit la paralysie.

Dans la vieillesse, les fonctions de relation éprouvent des changemens analogues à ceux que subissent les fonctions vitales; il faut de même en rechercher la cause principale dans l'état des organes qui sont chargés de leur exécution. Le cerveau et les nerfs ont acquis une densité qui nuit beaucoup à la promptitude, à la facilité et à l'exactitude de leurs fonctions. Les sens ne perçoivent que très-difficilement les impressions des corps extérieurs; l'œil n'est que faiblement affecté par la lumière; l'oreille ne distingue plus les sons avec la même facilité ni la même précision ; l'odorat et le goût se perdent; le toucher est obscur et ne transmet que de fausses sensations sur les qualités des corps. Si l'on compare les vieillards aux enfans, sous le rapport des impressions que font sur eux les objets qui les entourent, on voit que les derniers sentent le besoin de se mettre en rapport avec tous; les sensations qu'ils en éprouvent sont toutes nouvelles pour eux ; aussi les voit-on toujours en mouvement pour se les procurer ; leurs sens paraissent à peine leur suffire pour l'exercice qu'ils voudraient en faire. Les vieillards, au contraire, peu sensibles aux impressions de ces objets, concentrent leurs plaisirs dans la réminiscence de celles qu'ils en ont éprouvées ; ce qui leur procurait des sensations délicieuses dans les âges heureux de la vie peut à peine émouvoir leur sensibilité émoussée : aussi, comparant ce qu'elles étaient autrefois à ce qu'elles sont aujourd'hui, ils les trouvent bien changées. Plutôt que de rapporter ces changememens à la dégradation que l'âge a introduite en eux, ils trouvent bien plus naturel d'en chercher la cause dans la dégénération de tout ce qui les entoure ; aussi ils parlent sans cesse des temps heureux de leur jeunesse, et trouvent

que tout était alors bien plus parfait qu'aujourd'hui. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici les beaux vers, si souvent cités, de l'Art poétique d'Horace :

*Multa senem circumveniunt incommoda, vel quòd*
*Quærit, et inventis miser abstinet, ac timet uti ;*
*Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat :*
*Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,*
*Difficilis, querulus, laudator temporis acti*
*Se puero : censor castigatorque minorum.*

Les muscles ont beaucoup perdu de leur irritabilité chez le vieillard ; l'influence qu'ils reçoivent du cerveau est faible, et leurs contractions ne peuvent imprimer aux parties que des mouvemens vagues et peu énergiques ; voilà pourquoi les tremblemens sont si fréquens dans le dernier âge. Les extenseurs, naturellement plus faibles que les fléchisseurs, suivant la remarque de M. le professeur *Richerand*, ne pouvant plus contre-balancer la prépondérance de ceux-ci, le corps se courbe en avant, et les articulations se fléchissent, ainsi que je l'ai déjà dit. La station est pénible, mal affermie ; la progression lente et difficile, surtout sur les plans inclinés ; les montées fatiguent moins les vieillards que les descentes. Les mouvemens brusques, précipités, très-actifs, sont non-seulement difficiles, mais même impossibles.

La voix devient faible, rauque, tremblotante, cassée ; la difficulté avec laquelle les sons peuvent être articulés rend l'exercice de la parole très-pénible ; leur modulation devient impossible.

Dans la première vieillesse, on supporte facilement la veille ; mais dans la décrépitude le sommeil devient excessif ; fréquemment troublé par des rêves fatigans, il ne répare pas les forces ; au contraire, il anéantit le peu qu'il en reste.

Les fonctions de reproduction se conservent en général plus longtemps chez l'homme que chez la femme ; rien ne peut nous indiquer chez lui le moment de leur cessation. On a vu des individus encore aptes à la reproduction à quatre-vingts ans ; mais ces cas

sont très-rares. Lorsque les organes génitaux n'exercent plus leur puissante influence sur l'économie chez la femme, il s'opère en elle des changemens qui la rapprochent beaucoup de l'homme; néanmoins, comme le dit *Roussel*, elle vieillit à sa manière. Elle peut se promettre une plus longue vie que lui, lorsqu'elle a passé l'époque critique sans orage.

Dans la première vieillesse toutes les fonctions se soutiennent assez bien; elles ont perdu un peu de leur énergie, mais elles s'exécutent encore avec régularité. C'est à cet âge surtout que l'homme doit inspirer de l'intérêt. Dégagé de ces passions violentes qui altèrent si souvent notre faible raison dans la force de l'âge, il voit tout sous son véritable aspect. Il n'est plus susceptible, il est vrai, de ces élans fougueux, de ces faits éclatans que nous admirons chez les jeunes gens, et qui ne sont souvent que l'effet de la témérité; mais toutes ses actions sont calculées d'avance, et la prudence est toujours son guide. Lent à se déterminer, il a le temps de considérer les objets sous toutes leurs faces, et d'en saisir toutes les nuances. Sa présence seule inspire la vénération, et l'on se retrace, en le voyant, l'idée des vertus qu'il a pratiquées pendant le cours de sa vie passée. Il se plaît à communiquer aux autres les fruits de son expérience; il vient avec bonté au-devant de toutes les questions qu'on peut lui faire, et se fait un devoir d'indiquer à la jeunesse les dangers qu'elle doit rencontrer dans la carrière de la vie.

Lorsque l'homme est entré dans la décrépitude, sa décadence est très-rapide. Les sensations produites par les corps extérieurs finissent par être nulles. Le jugement s'altère sensiblement. Le vieillard décrépit devient d'une pusillanimité extrême, qu'il veut couvrir sous le masque de la prudence; mais on s'aperçoit facilement qu'il est guidé par le sentiment de sa faiblesse. Il ne rencontre partout que des résistances, comme le dit *Cabanis*, et les corps qui l'entourent acquièrent une force d'inertie qui devient de jour en jour plus invincible. Quoiqu'il soit sans cesse assiégé par

la terreur de la mort, il forme de longs projets pour l'avenir, et s'attache de plus en plus aux choses terrestres. La mémoire des impressions qu'il a reçues se détruit peu à peu, et dans un ordre inverse à celui dans lequel elle ont été acquises, de sorte que les dernières sont celles qui s'effacent les premières; celles des premiers temps de la vie sont celles qui se conservent le plus long-temps. On voit fréquemment des vieillards décrépits retomber dans l'enfance, en prendre les goûts, les habitudes; un rien alors les amuse; les jeux des enfans sont ceux qui leur plaisent le plus, et, comme eux, *equitant in arundine longâ*. Il vient enfin un moment où, comme l'enfant qui vient de naître, ils sont réduits à une vie purement végétative. La plupart des fonctions ont cessé graduellement; il ne leur reste que de légers vestiges des plus essentielles à la vie, la circulation et la respiration, qui ne tardent pas à cesser à leur tour. Le sang s'arrête de proche en proche des parties les plus éloignées du cœur jusqu'à cet organe (M. *Richerand.*) Enfin une dernière expiration survient, accompagnée ordinairement d'un soupir, et l'individu n'existe plus. Il finit comme il a commencé, sans avoir le sentiment de son existence, et comme s'il s'abandonnait à un doux et profond sommeil : heureuse mort, qui ne fait point éprouver ce cruel regret de la vie qui tourmente l'homme qui meurt jouissant de toutes ses facultés!

*Régime des vieillards.*

Plus les forces diminuent, plus l'individu est susceptible d'être affecté par les injures des corps extérieurs. Le vieillard doit par conséquent prendre beaucoup de précautions pour se prémunir contre elles. Les soins hygiéniques bien dirigés peuvent encore ranimer le léger souffle de vie qui lui reste; ils doivent toujours être en rapport avec l'état de ses forces et de sa constitution. On lui recommandera spécialement la tempérance et la tranquillité d'âme; car le moindre excès pourrait lui être funeste. Il doit plus que

jamais respecter les habitudes qu'il a contractées depuis long-temps, et ne point passer brusquement d'un genre de vie à un autre entièrement opposé.

Les lieux de son habitation seront éloignés, autant que possible, des foyers d'émanations putrides. L'air qu'il respire doit être pur, sec et vif pour le vieillard dont les tissus sont gorgés de sucs, et dont les forces sont languissantes ; il doit être, au contraire, légèrement humide pour celui dont l'habitude du corps est sèche, et dont tous les organes sont racornis.

Il évitera avec beaucoup de soin les variations brusques de température ; pour cela, il doit bien se couvrir, ne pas trop se hâter de quitter les habits d'hiver pour passer à l'usage de ceux d'été. Ceux qui maintiennent le corps dans un certain degré de chaleur sont encore avantageux pour favoriser la transpiration. La flanelle appliquée sur la peau est un très-bon moyen pour remplir cette indication, et pour pomper en même temps les émanations qui s'échappent de la surface cutanée. Les frictions conviennent beaucoup pour activer le cours du sang. Les bains tièdes qu'on emploie, et comme soins de propreté, et pour diminuer la rigidité de la peau, sont très-avantageux.

Le régime doit être en rapport avec l'état des individus, et accommodé aux diverses saisons de l'année ; plus échauffant en hiver, et plus rafraîchissant en été. Les alimens doivent être succulens, de facile digestion, et contenir beaucoup de matière nutritive sous un petit volume. Les substances animales qui remplissent ces conditions conviennent généralement mieux que les substances végétales. Parmi celles-ci il en est beaucoup qui fournissent une nourriture très-saine, et qui seront par conséquent permises ; tels sont, par exemple, les fruits bien mûrs. Les acides doivent être généralement proscrits ; il faut aussi rejeter les viandes noires, trop grasses, celles qui proviennent d'animaux trop jeunes. Les alimens seront légèrement épicés, parce qu'alors ils excitent les forces digestives de l'estomac. Les vieillards peuvent user avec avantage d'un vin généreux pris

modérément, du café, des boissons légèrement stimulantes, etc. Ils doivent manger peu à la fois et plus souvent.

Il faut entretenir, autant que possible, la liberté des excrétions ; on excite la transpiration cutanée par l'application de la flanelle, ainsi que je l'ai dit, par des frictions sur la peau, par des boissons légèrement chaudes et stimulantes, etc. On doit tenir le ventre libre au moyen des lavemens. On prévient le trop long séjour de l'urine dans la vessie en pratiquant le cathétérisme.

Un exercice modéré convient généralement aux vieillards ; il doit être poussé jusqu'à une légère sueur chez ceux qui sont surchargés d'humeurs. Les veilles ne seront pas trop prolongées ; le sommeil doit être pris modérément et dans des lieux tranquilles.

Les fortes passions d'âme produisent de funestes effets dans le déclin de l'âge ; les passions douces, au contraire, sont avantageuses en donnant de légères secousses à toutes les fonctions. Les désirs qu'allument les plaisirs de l'amour peuvent produire une excitation très-utile ; mais, s'ils sont satisfaits, il peut en résulter un abattement mortel : aussi les vieillards doivent-ils les éviter avec beaucoup de soin.

### *Des maladies des vieillards.*

Les maladies n'affectent pas indifféremment tous les âges ; il en est qui ont une prédilection marquée pour les uns plutôt que pour les autres. Quelquefois celles qui existent pendant l'une de ces époques disparaissent dans celle qui la suit ; les guérisons produites par ces révolutions sont bien plus solides que celles qu'obtient la médecine. Dans certains cas, ces maladies sont remplacées par d'autres plus ou moins fâcheuses. Chaque âge leur imprime son cachet particulier ; toutes prennent un caractère et une marche qui sont en rapport avec l'état dans lequel se trouvent les forces vitales : ainsi, dans les premiers temps de la vie, elles sont d'une acuité extrême, et se terminent promptement ; dans son déclin, au con-

traire, elles sont d'une lenteur excessive, et prennent difficilement une solution heureuse. Leur siége principal est vers les parties supérieures dans l'enfance; mais, à mesure que l'individu marche vers la fin de sa carrière, elles paraissent se porter de plus en plus vers les parties inférieures. D'après l'état des forces dans la vieillesse, on serait porté à croire qu'on est plus exposé aux maladies dans cet âge que dans les autres époques de la vie; mais l'observation démontre le contraire : *Hippocrate* dit dans son livre *de victûs ratione : Ætatibus maximè obnoxiæ, quæ juniores.* Les maladies sont plus rares chez les vieillards que chez les jeunes gens, 1.° parce que leur prudence et le sentiment de leur faiblesse les engagent à se prémunir contre une foule de causes que les derniers croient pouvoir braver impunément, et qui n'en sont pas moins la source fréquente de maladies très-graves; 2.° parce qu'ils sont très-peu prédisposés aux maladies aiguës, qui sont si nombreuses et si communes dans la jeunesse. Les douleurs qu'elles occasionnent sont en rapport avec la sensibilité des individus; aussi elles sont faibles chez les vieillards. Les mouvemens sympathiques sont très-peu marqués : ainsi une phlegmasie, qui chez un jeune homme produira une fièvre violente et sera suivie d'un cortége de symptômes alarmans, causera à peine un léger changement dans l'état du pouls et de la chaleur chez un vieillard. Si les maladies sont plus rares chez ce dernier, elles sont aussi bien plus dangereuses; l'affaiblissement des propriétés vitales, qui est la cause de la lenteur de leur développement et de leur marche, est aussi un obstacle à leur solution heureuse. Le traitement qu'on dirige contre elles est le plus souvent inefficace, et doit être essentiellement différent de celui qu'on emploie pour combattre les maladies de la jeunesse.

Les maladies des vieillards diffèrent suivant une foule de circonstances, telles que la constitution dont ils sont doués, leur manière de vivre, les lieux de leur habitation, leur profession, les maladies dont ils peuvent avoir été atteints, etc. Il est évident que, toutes choses égales d'ailleurs un individu fort, pléthorique, qui

aura toujours mené un genre de vie régulier, qui n'aura pas été soumis à l'influence de causes qui aient pu amener son dépérissement rapide et produire chez lui des maladies graves ; cet individu, dis-je, pourra se promettre, avec beaucoup plus de probabilités que celui qui serait dans un état contraire, de parvenir à une extrême vieillesse, sans être atteint par les infirmités propres à cet âge, dont le dernier devra au contraire être accablé. Les saisons les plus propres au développement des maladies, chez les vieillards, paraissent être le printemps et l'automne.

L'absorption est trop faible chez eux pour que les virus ou les miasmes délétères qui produisent les maladies contagieuses puissent être facilement introduits dans leur économie ; mais, s'ils restent long-temps soumis à ces causes malfaisantes, ils en sont affectés plus gravement encore que les personnes qui sont dans la force de l'âge, parce que, dans la vieillesse, la réaction est trop faible pour en détruire les fâcheux effets.

Les individus très-âgés ont perdu la prédisposition aux maladies aiguës qui forment une classe si nombreuse ; ils sont exempts des fièvres inflammatoires. Lorsqu'ils sont atteints par les fièvres bilieuses, ce n'est jamais avec le caractère de *causus*, de fièvre ardente, qui sont l'apanage des sujets jeunes et vigoureux. Les fièvres catarrhales, adynamiques et ataxiques, les deux premières surtout, sont bien plus communes. Comme toutes les maladies de cet âge, elles ont une marche chronique ; le type intermittent est plus fréquent que le rémittent, et celui-ci plus que le continu. Les fièvres quartes automnales sont les plus ordinaires ; elles sont interminables, et produisent diverses lésions qui mettent souvent les malades au tombeau. Les fièvres hectiques des vieillards sont ordinairement produites par des affections catarrhales, auxquelles ils sont singulièrement prédisposés ; elles sont très-difficiles à guérir, parce que la nature manque de forces pour aider les moyens que nous employons pour les combattre. Il ne faut pas confondre le marasme qui les accompagne avec le marasme sénile : celui-ci est sans fièvre,

simplement produit par les progrès de l'âge, et sans lésions particulières.

Les vieillards sont peu exposés à contracter des phlegmasies ; lorsqu'ils en sont affectés, elles sont peu intenses et marchent avec beaucoup de lenteur. Ce que j'avance concernant ces maladies et toutes celles des individus de cet âge ne doit pas se rapporter à tous exclusivement, mais bien au plus grand nombre. Il est certain qu'on rencontre quelquefois des vieillards forts et pléthoriques chez qui les inflammations sont très-vives, et exigent un traitement débilitant aussi actif que chez les jeunes gens ; mais généralement il n'en est pas ainsi, et les personnes avancées en âge y sont si peu prédisposées, que celle qui est nécessaire à la cicatrisation de leurs plaies peut à peine se développer; et c'est pour cela que leur réunion se fait attendre si long-temps.

Les membranes muqueuses sont le siége le plus commun des irritations dans la vieillesse, parce que la vie y est plus active que dans les autres parties : ainsi l'on rencontre quelquefois des ophthalmies chroniques, des coryza. Les catarrhes pulmonaires sont très-fréquens et très-dangereux ; 1.° à cause de la difficulté avec laquelle sont expulsées les mucosités qui obstruent le canal aérien ; 2.° parce qu'ils prennent facilement le caractère de catarrhe suffocant, qui entraîne presque toujours le malade. La toux opiniâtre qui tourmente certains vieillards, et la gêne plus ou moins grande de leur respiration, tiennent non-seulement à l'affection dont je viens de parler, mais encore quelquefois à un état asthmatique. La diarrhée qui survient aux personnes âgées est très-fâcheuse, en ce qu'elle ajoute à la débilité déjà existante, et qu'elle est très-difficile à arrêter. Les catarrhes de vessie sont très-fréquens, et souvent compliqués, soit de la présence d'un calcul, soit d'un état d'ulcération de la membrane muqueuse de cet organe. La difficulté d'uriner ne dépend pas toujours de cette maladie ; elle est due très-souvent à une affection du canal de l'urètre. Dans cette période de la vie, le plus léger rétrécissement de cette partie devient un obstacle insurmontable à l'éva-

cuation des urines, parce que les forces contractiles de la vessie ne sont pas suffisantes pour les vaincre. Les affections calculeuses sont très-communes à cet âge; les néphrites qui surviennent alors en sont presque toujours compliquées. Lorsqu'un catarrhe tient à la présence d'une pierre dans la vessie, on ne peut le guérir qu'en pratiquant la lithotomie; mais malheureusement cette opération est presque toujours contre-indiquée par l'état des forces et le grand âge des malades. Certaines femmes sont sujettes à une leucorrhée chronique qui n'est pas douloureuse, mais qui les épuise.

On rencontre chez quelques vieillards des pleurésies, des péripneumonies, le plus souvent chroniques, et qui ont presque toutes une terminaison fâcheuse. La peau est le siége de diverses éruptions, telles que le prurigo, les dartres, une espèce de gale sèche, qui tiennent à la diminution de la vitalité de cet organe, et qui sont combattues avec avantage par des frictions sèches. Les poux y pullulent quelquefois en grande quantité, et sont très-difficiles à détruire.

Les rhumatismes chroniques, les douleurs ischiatiques et la goutte, sont des maladies très-communes chez les vieillards; les accès de cette dernière se rapprochent de plus en plus, et finissent par ne plus laisser d'intervalle entre eux. Sa rétropulsion et son transport sur des organes très-essentiels à la vie peuvent être suivis promptement de la mort. La couleur ictérique que présente l'habitude du corps de certains vieillards tient plus à la couleur naturelle de la peau qu'à une affection des organes sécréteurs de la bile. Les coliques sont assez fréquentes, et sont dues en grande partie à des gaz dont le tube digestif ne peut pas se débarrasser. On observe encore des individus qui ont du ténesme, du prurit à l'anus.

Les hémorrhagies qui surviennent dans le déclin de l'âge sont passives; les vaisseaux capillaires, étant trop faibles pour retenir le sang dans leur intérieur, laissent couler ce fluide sans effort. Cet écoulement n'est pas précédé par ces signes précurseurs des hémorrhagies actives, la gêne, la pesanteur, la chaleur, le prurit des

parties par où elles doivent se faire ; il arrive au contraire sans que le malade le sente, et il n'en est averti que par la présence du sang au-dehors et par l'augmentation de sa faiblesse. C'est ainsi que se comportent les hémorrhoïdes, très-fréquentes à cet âge, les pissemens de sang, les pertes sanguines par les organes génitaux chez quelques femmes.

Il est des affections du système circulatoire sanguin auxquelles nous ne pouvons nullement remédier dans la vieillesse ; telle est l'ossification qui survient dans quelques portions des artères. Les anévrismes se forment rarement dans cette période de la vie. J'ai déjà démontré que la gangrène sénile dépendait de ce que le sang n'arrivait plus aux parties qui en étaient frappées. Les varices sont très-communes, surtout aux membres inférieurs ; elles sont souvent compliquées d'ulcérations très-rebelles à nos moyens de guérison. Les ulcères aux jambes des vieillards, quelle que soit leur cause, sont très-communs, très-difficiles, et même quelquefois très-dangereux à guérir ; leur disparition est souvent suivie de maladies qui font périr les individus qui les portent. On doit donc les considérer, dans quelques cas, comme des émonctoires essentiels à l'entretien de la vie, qu'on doit traiter avec beaucoup de méthode et de prudence.

Beaucoup de vieillards tombent dans la démence sénile, qui est incurable, parce que leur cerveau est trop faible pour exécuter ses fonctions. Ils sont fatigués par des syncopes et des vertiges qui sont souvent les signes précurseurs de l'apoplexie. Lorsque celle-ci les frappe, ce n'est point cette apoplexie sanguine foudroyante qui survient aux individus jeunes, forts et pléthoriques, mais plutôt celle qu'on nomme *séreuse* ; les gens de lettres sont fréquemment affectés d'une autre espèce qu'on nomme *nerveuse*. Les paralysies dépendent d'une affection soit du cerveau, soit du système nerveux ; l'apoplexie en est souvent la cause. Elles peuvent atteindre une moitié du corps (hémiplégies), les extrémités inférieures (paraplégies) ; elles peuvent aussi frapper diverses

autres parties, et parmi celles-ci, la vessie en est le siége le plus fréquent. Les sens s'affaiblissent peu à peu, et finissent par ne plus être susceptibles d'être excités. Les yeux perdent leur transparence, s'affaissent; le cristallin et sa membrane deviennent opaques; la rétine perd sa sensibilité : de là, la presbytie, la faiblesse de la vue, l'héméralopie, la cataracte, l'amaurose. Les vieillards ont l'ouïe dure, sont fatigués par le tintement d'oreilles, et deviennent fréquemment sourds. L'odorat et le goût se perdent. La peau ne conserve plus la faculté de sentir : de là l'anesthésie.

Le scorbut est très-fâcheux chez les vieillards, souvent compliqué d'ulcérations, par la surface desquelles ont lieu des hémorrhagies qui augmentent encore la débilité générale. On rencontre assez fréquemment chez eux des anasarques, des ascites qui sont presque toujours funestes. L'hydrocèle, qui est aussi fort commune, n'est pas une affection dangereuse. L'œdématie des extrémités inférieures ne doit pas ordinairement être considérée comme une maladie.

Le cancer, beaucoup plus fréquent chez la femme que chez l'homme, se développe chez elle, spécialement à l'époque critique et dans le commencement de la vieillesse. Plus elle s'éloigne de cette époque, moins elle est exposée à cette terrible maladie.

Les vieillards sont très-prédisposés aux hernies des viscères du bas-ventre, parce que les ouvertures par où elles ont coutume de se faire sont très-relâchées; néanmoins elles ne sont pas très-fréquentes chez eux, parce qu'ils ne se livrent guère à des efforts propres à les produire; lorsqu'elles s'étranglent, c'est plutôt par engouement que par inflammation. Si les luxations des os sont très-rares dans la vieillesse, il n'en est pas de même de leurs fractures, qui sont très-communes et très-longues à guérir. Ces organes sont si fragiles, que le moindre mouvement suffit quelquefois pour les produire. Ils sont moins prédisposés à la carie qu'à la nécrose.

*Thérapeutique des vieillards.*

La thérapeutique des vieillards doit moins consister dans l'emploi des ressources de la matière médicale que dans l'usage bien ordonné des règles de l'hygiène. Leurs maladies, essentiellement marquées du sceau de l'atonie, chez le plus grand nombre, réclament impérieusement les moyens propres à soutenir les forces et à les relever lorsqu'elles sont abattues; aussi les toniques et les excitans conviennent spécialement. Le caractère de ces affections, l'état des forces des individus, leur constitution, le degré de leur vieillesse, leur manière de vivre, etc., sont autant de circonstances qui doivent toujours guider le médecin et lui faire modifier sa méthode de traitement. On rencontre quelquefois des vieillards robustes, pléthoriques, chez lesquels les maladies ont un caractère aigu très marqué, qu'on doit combattre par les moyens débilitans; mais on en voit aussi, bien plus souvent, qui sont faibles, dans un état cachectique, qui ne se trouvent bien que de l'emploi des moyens propres à les fortifier. Il ne faut jamais être trop sévère sur la prescription de la diète, car on augmenterait par là la faiblesse de l'individu; ce qu'il faut éviter autant qu'il est possible. Dans beaucoup de circonstances, c'est en vain qu'on emploie telle ou telle méthode de traitement; les maladies y résistent et ne se terminent qu'avec la vie.

Les évacuans, qui sont les débilitans par excellence, conviennent rarement dans le traitement des maladies de la vieillesse. Parmi eux, il faut mettre en tête la saignée. Ce moyen, l'un des plus puissans secours qu'on puisse apporter au soulagement de l'humanité souffrante, a été trop généralement proscrit par quelques médecins, et adopté trop exclusivement par d'autres; il faut toujours garder un juste milieu et savoir se servir de tout à propos. Quoique la saignée ne soit pas souvent indiquée dans la vieillesse, il est cependant des cas où l'on peut l'employer avec beaucoup de succès,

Je vais tâcher d'en énumérer quelques-uns. *Hoffmann* a prouvé, dans sa dissertation *de venæ sectione*, qu'on pouvait la pratiquer sans danger, et même avec avantage, chez des personnes très-avancées en âge, dont les forces digestives sont en bon état, qui assimilent beaucoup de substance nutritive, et qui ne perdent pas en raison de cette assimilation ; elle peut très-efficacement combattre certaines affections dont elles peuvent être atteintes, et en prévenir une foule d'autres. On ne doit pas négliger de saigner les personnes qui en ont contracté l'habitude depuis long-temps ; car cette omission peut être suivie de maladies mortelles, et parmi celles-ci l'apoplexie est une des plus fréquentes. Dans les inflammations où ce moyen est indiqué, on doit préférer la saignée locale à la saignée générale, parce que la première dégorge plus directement le siége de la congestion, et n'entraîne pas une aussi grande perte de forces que la dernière. On ne doit pas trop insister sur les moyens propres à seconder l'effet des saignées; les rafraîchissans et les mucilagineux, qui sont les principaux, affaiblissent singulièrement les fonctions digestives, et doivent, à cause de cela, être employés avec beaucoup de réserve.

Parmi les autres évacuans, les émétiques et les purgatifs seraient plus souvent nuisibles qu'utiles ; on peut quelquefois se servir des premiers avec succès pour combattre certains embarras gastriques qui produisent fréquemment l'apoplexie. Dans tous les cas, il faut ne les employer qu'avec beaucoup de précaution, parce qu'après la vive excitation qu'ils produisent, les forces retombent dans un *prolapsus* en rapport avec cette excitation. Les purgatifs sont débilitans par les évacuations qu'ils occasionnent ; aussi ils sont d'autant moins indiqués que l'individu est plus faible. Si l'on ne pouvait se dispenser de les employer, il faudrait préférer ceux qui ont en même temps une propriété tonique, comme la rhubarbe. Les expectorans sont avantageux en produisant une légère excitation qui facilite l'expulsion des mucosités qui remplissent la trachée-artère

et les bronches. Les diaphorétiques sont très-utiles, parce qu'ils favorisent la transpiration cutanée.

Quoi qu'il en soit de tous ces médicamens, ils ne conviennent que dans quelques cas, tandis que les toniques et les excitans sont presque toujours indiqués par l'état des forces des vieillards et par le caractère le plus commun de leurs maladies. Pour retirer de leur emploi tout le fruit qu'on a lieu d'en attendre, il faut faire concourir avec eux l'usage des moyens hygiéniques propres à donner du ton. Il est un grand nombre de toniques et d'excitans dont on peut avantageusement se servir : mais le meilleur de tous est sans contredit le vin ; voilà pourquoi on l'a nommé *le lait de la vieillesse.* Quant aux autres, on peut en voir la longue série dans les ouvrages de matière médicale. Les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de m'étendre davantage, quoique j'eusse encore beaucoup de choses à dire sur mon sujet. Je sens que cette faible esquisse est très-imparfaite ; aussi je réclame pour elle l'indulgence de mes maîtres : trop heureux, si mes efforts peuvent mériter leur approbation !

# HIPPOCRATIS APHORISMI.

## I.

Senes facillimè jejunium ferunt, secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 13.

## II.

Quæ crescunt plurimùm habent calidi innati; plurimo igitur egent alimento, sin minùs corpus consumitur. Senibus autem paucus est calor, propterea paucis fomitibus indigent, à multis enim extinguitur. Idcircò etiam febres senibus non similiter acutæ. Frigidum enim corpus est. *Ibid.*, *aph.* 14.

## III.

Senibus autem spirandi difficultates, catarrhi tussiculosi, stranguriæ, dysuriæ, articulorum dolores, nephritides, vertigines, apoplexiæ, mali corporis habitus, pruritus totius corporis, vigiliæ, alvi, et oculorum et narium humiditates, visus hebetudines, glaucedines, auditûs gravitates. *Sect.* 3, *aph.* 31.

## IV.

Senes ut plurimùm quidem juvenibus minùs ægrotant, quicumque verò ipsis morbi fiunt diuturni, plerumquè commoriuntur. *Sect.* 2, *aph.* 9.

## V.

Raucedines et gravedines in valdè senibus non coquuntur. *Ibid.*, *aph.* 4.